



la ma
nuf
act
ure
COLLECTIF
CONTEMPORAIN

DU 05 AU 22
JUILLET 2025
AVIGNON
THÉÂTRE
DANSE
PERFORMANCE
EXPOSITIONS
LECTURES
CONCERTS
LAMANUFACTURE.ORG

#25ANS
LA MANUFACTURE

REVUE DE PRESSE [EXTRAITS]

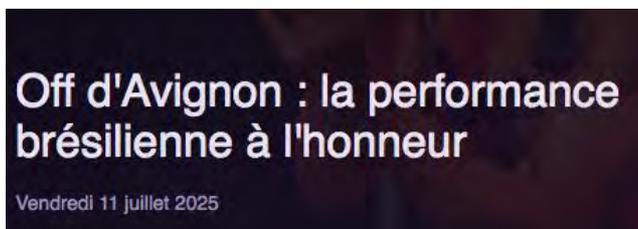
ATTACHÉE DE PRESSE MURIELLE RICHARD // presse @lamanufacture.org // 06 11 20 57 35

CRITIQUES

■ RADIO

■ PRESSE ÉCRITE

■ WEB



Le Brésil est aussi à l'honneur dans les rues d'Avignon. Dans le cadre de la Saison Brésil France 2025, quatre compagnies sont présentes dans le festival "off". Parmi elles, "Histoire de l'œil" à la Manufacture et c'est le coup de cœur des critiques.

Pierre Lesquelen (critique au Masque et la plume, I/O Gazette et Detectives sauvages), raconte au micro de Marie Sorbier son coup de cœur pour cette performance, libre adaptation de l'œuvre de Georges Bataille, par la metteuse en scène brésilienne Janaina Leite : *"Bataille est un auteur éminemment transgressif dans les années 1928 [...]. Maintenant, on regarde son Histoire de l'œil un peu d'un sale œil, parce que ce livre charrie un certain nombre de clichés genrés, un male gaze, une forme d'aliénation des corps, etc. En même temps, [c'est] une forme d'utopie érotique tout à fait entendable et nécessaire, encore à réactualiser aujourd'hui."*

Pierre Lesquelen raconte s'être passionné pour ce spectacle féministe et queer : *"C'est un collectif dont le consentement est sans cesse signifié, sans que cela alourdisse la représentation. Ce qui est passionnant, c'est que Janaina Leite ne lit pas contre l'auteur. Elle ne veut pas aller dans une critique de Bataille. En même temps, elle désamorçe les vieux oripeaux qui peuvent être pénibles à montrer aujourd'hui."*

▶ ÉCOUTER (4 min)

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-son-d-avignon/off-d-avignon-la-performance-bresilienne-a-l-honneur-5480854>



Coup de cœur de Pierre

Lesquelen pour Olivier de Sagazan, artiste performer, sculpteur, plasticien qui travaille sur la porosité, l'hybridité entre l'humain et la matière.

Deux spectacles : "Il nous est arrivé quelque chose" et "Transfiguration" au Théâtre de la manufacture



Laurent Sauvage raconte "The Logical Song" de Supertramp

Mercredi 2 juillet 2025

Du 14 au 22 juillet, au théâtre de La Manufacture à Avignon, il jouera "Album", un seul-en-scène écrit pour lui par l'autrice Lola Molina. Au micro de Frédéric Pommier, le comédien Laurent Sauvage évoque "The Logical Song" de Supertramp, titre qu'il chante pour s'échauffer avant de monter sur scène.

→ <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/c-est-une-chanson/13h56-c-est-une-chanson-du-mercredi-02-juillet-2025-4647417>



FREDERIC DESMEURE



ET DUA LIPA A FAIT ÇA (#MOIAUSSII)

L'artiste performeur Renaud Cojo exorcise sa fascination pour la chanteuse Dua Lipa en la décortiquant par la scène, dans un spectacle animé d'une certaine urgence stimulante et fructueuse.

À la mort de Bowie, idole à laquelle il consacrait un spectacle il y a quinze ans, qui brassait déjà les thèmes de l'identité et du double, Renaud Cojo s'est senti orphelin. Voilà qu'il a trouvé un substitut en la chanteuse Dua Lipa, nouvelle icône du spectacle, émergée d'une boîte à images – Instagram –, et dont il loue le travail. D'emblée, il confie ses doutes : lui qui a vieilli, qui bouge au diapason désaccordé de la star, peut-il clamer son adoration d'une femme de 30 ans ? De fait, le fan performe avec un corps comiquement empêché : il arpente les planches, mais plus péniblement, bottes à plateforme retirées, quasi écrasé par les images qu'il traficote. Mais son cerveau fuse

toujours. Et c'est celui-ci, aussi, qu'il nous expose sans filtre, sauf celui de l'autodérision, dans toute l'intranquillité causée par sa fascination mêlée de honte pour Dua Lipa. Au plateau, c'est foutraque : « *selfie ring light* » aveuglantes, podium-malle, chanteur à la guitare entre deux générations, fille de l'artiste nous lisant un essai de Serge Tisseron, écran où fusent des vidéos –, séances chez le psy, éclats de Dua Lipa, expérience chez le boucher. Autant d'outils en circulation frénétique (plus ou moins) nécessaires à la dissection des mécanismes de la fascination, pour mieux s'en décoller. Ce spectacle « neuronal », monté en huit jours, vibre à un rythme paradoxal : celui de l'autoanalyse branchée à une

écriture de plateau, entre pistes creusées, ressassements et digressions, et celui qui (nous) pulse à coups d'effets spectaculaires et de théories psy à assimiler. Il est par instants difficile de trouver sa place, et pourtant on tient, tendus par cette question qui nous taraude aussi et que prend à bras le corps Renaud Cojo, artiste qui n'y croit plus trop mais crée toujours pour la joie : que nous font les images que nous produisons ? / HANNA LABORDE

conception et interprétation
de Renaud Cojo / **musique et jeu**
Vincent Jouffroy / **à voir** en juillet
à Avignon (La Manufacture)
et à Pessac (33).

FILS DE BÂTARD

Emmanuel De Candido livre une performance d'une grande intensité sur ses parents et offre, à travers celle-ci, un regard sur la société belge du XX^e siècle.

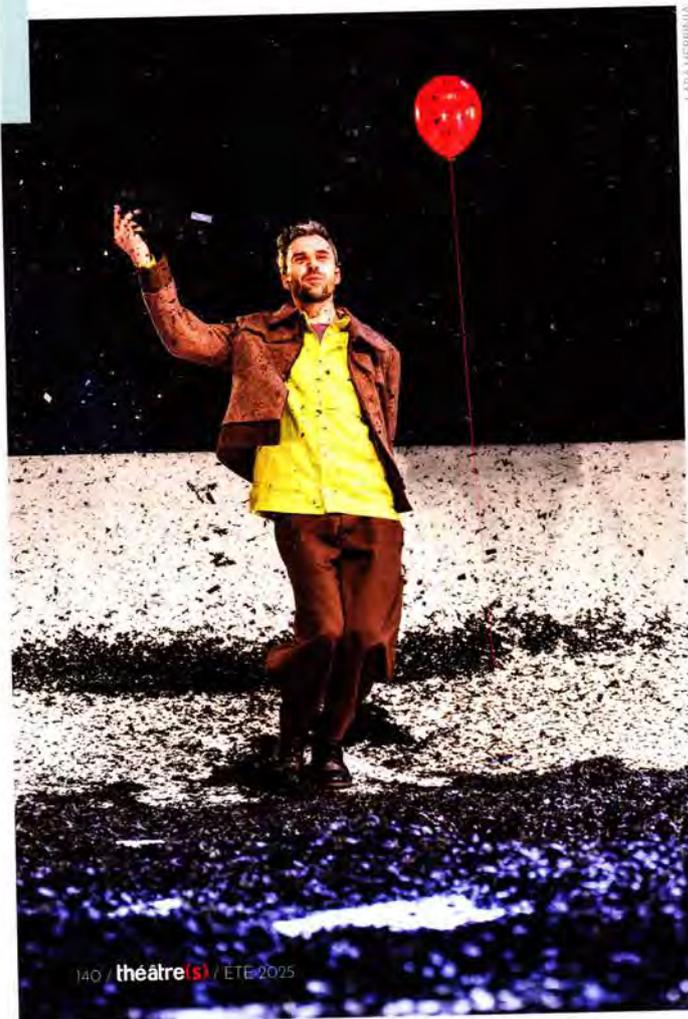


Emmanuel De Candido débute son spectacle comme un stand-up. Le public, parfois directement interpellé, découvre des pans de la vie du comédien belge (créateur avec Pierre Solot et Olivier Lenel de *Pourquoi Jessica a-t-elle quitté Brandon?*, succès dans les salles ces dernières années, outre-Québécois comme en France). Devenu père, il s'interroge dans cette nouvelle création sur la vie du sien, qu'il a peu connu. Nous l'apprenons très vite : Emmanuel De Candido est le huitième enfant d'un homme ayant servi dans l'armée belge – le commandant Bison, de son surnom. Son père l'a eu sur le tard, et Emmanuel De Candido vit seul avec

sa mère ; le commandant Bison ne lui rendant visite que de temps en temps. Car Emmanuel De Candido, contrairement à ses aînés, est le fruit d'une relation illégitime. Il est ce « bâtard » du titre qui part, suivant les anciennes affectations de son père, au Congo et en Antarctique afin d'essayer de mieux le connaître par-delà sa mort. En creux, dès les premiers instants de *Fils de bâtard*, c'est le portrait de la mère, fille d'émigrés italiens et infirmière, qui apparaît. Par touches se dessine une belle complicité entre une mère et son fils. Elle, inquiète des voyages du comédien, lui achète moustiquaire et gants avant ses voyages. Toujours prête à le protéger, quand bien même il serait adulte. Et lui, portant un amour inconditionnel à cette mère dont il ne se remet pas de la mort, seule à l'hôpital, alors qu'il s'était exceptionnellement absenté pour se reposer. On l'aura compris, le spectacle devient peu à peu le portrait hommage de cette femme à partir d'un fil rouge : la tentative de réparation d'Emmanuel De Candido. Il interroge ce qu'aurait changé pour lui sa présence au moment où sa mère rendait son dernier souffle.

Le comédien livre une prestation intense tant sur le fond que sur la forme. C'est tout un pan de l'histoire belge du XX^e siècle qui se déroule sous nos yeux : l'empire colonial et ses crimes, la difficile condition des femmes, soumises à l'autorité des hommes (compagnons, médecins...). C'est évidemment aussi le portrait d'une femme qui se libère de l'emprise masculine en faisant le choix de garder et d'élever seule cet enfant qu'elle pensait ne jamais pouvoir concevoir. Le créateur lumière et directeur technique Clément Papin et la musicienne Orphise Labarbe, tous deux au plateau, offrent une présence bienveillante et consolatrice. À leurs côtés, Emmanuel De Candido se prête à une performance d'une grande force, théâtrale et tirant parfois vers d'autres genres. Comme ce slam proposé en milieu de spectacle, exutoire des peines intérieures trop longtemps tues. **TIPHAINE LE ROY**

conception et interprétation d'Emmanuel De Candido (avec la complicité d'Orphise Labarbe et Clément Papin) **à voir** à Avignon du 5 au 22 juillet (La Manufacture – Patinoire).



Le Canard Lenchaine

Journal satirique paraissant le mercredi

Fin de l'homme rouge », « La guerre n'a pas un visage de femme », « La Supplication ». Il en a tiré des paroles et des histoires affreusement (ou drôlement) vraies, les a mises dans la bouche d'une présentatrice et d'un présentateur de la télévision russe (joués par des acteurs russes qui vivent à Prague depuis des années).

Ils nous font face, et leur absurde JT les fait passer « sans transition » d'une histoire à l'autre.



Bientôt des figurines envahissent leur bureau, auxquelles ils font rejouer des scènes atroces ; eux aussi se retrouvent dans d'étranges situations, le visage plein de terre ou un bras en moins. Règne ici un humour noir ensanglanté que Poutine trouverait sûrement antipatriotique.

● A La Manufacture-Château de Saint-Chamand, jusqu'au 22/7.

Jean-Luc Porquet

Le Canard enchaîné

Fils de bâtard

Parfois, le théâtre est une mise à nu si personnelle qu'elle en devient universelle. Emmanuel De Candido part à la recherche de son père, le colonel Bison, qui eut mille vies, du Congo à la Libye en passant par l'Antarctique. Au cours de sa quête, il découvre celle de sa mère...



Un grand sourire désarmant, des mots simples et justes, une superbe et poi-

gnante séquence de mime, une question qui hante: « *Si tu pouvais recommencer un instant de ton existence, un seul, pour transformer ta vie, est-ce que tu sais quel instant tu choisirais?* », un slam épatant...

Et pour finir une incantation à vous arracher des larmes, un hymne à la vie et à la mort et à la mère. C'est rare, de savoir dire merci. De savoir comment saluer ceux qui ne sont plus là. Ce spectacle est rare.

● A La Manufacture-La Patinoire, à 16 h 05, jusqu'au 22/7.

Jean-Luc Porquet

LACROIX

L'Hebdo

N° 289 / Semaine du 27 juin 2025



LARA HERBINA/SCP

Mon père, ce (non) héros

Fils de bâtard

« Administrativement
je suis né de père inconnu. »

Emmanuel de Candido est le « fils de bâtard » qui donne son nom à un foisonnant seul en scène. Pour raconter ce parent absent, mais fascinant, le dramaturge et comédien belge se démultiplie, donne à son texte des allures de stand-up, de tragédie ou de slam. Et peu à peu, l'écrasante figure paternelle s'efface pour une autre bien plus forte : celle de la mère. *Fils de bâtard* offre alors une superbe scène dans laquelle un fils et ses voisins se rendent, en cortège, dans une chambre d'hôpital. « *La vie d'une infirmière qui s'est occupée seule de son gamin, qui la racontera ? Ça n'intéresse personne.* » Oh, si !

Alice Le Dréau

Du 5 au 22 juillet, à 16h20,
à La Manufacture - La patinoire

22 JUILLET 2025

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

l'Humanité



FRATERNITÉ Cocktail de tendresse, de nostalgie et d'humour

Ils sont patauds, les deux gars qui entrent en scène, vêtus chacun d'une armure de métal brillant. Ils peinent à se déplacer comme à éviter les coups de pelle qu'ils se donnent dans un étrange ballet. Et le curieux ne s'arrête pas là, car en fond de scène un grand totem multicolore émerge des fumigènes. Cette étrange aventure, écrite et interprétée par Sébastien Lazennec et Antoine Meunier, est une jolie histoire de fratrie. Sur la scène, ils miment les frangins Martin et Benoit Fournier, toujours prêts à retrouver les traces de leur enfance. Quand les jeux primaient sur le quotidien et sur le rythme familial. Les deux comédiens s'en donnent à cœur joie, pour faire partager leur humour. Avec une grosse pointe de tendresse et de nostalgie mal avouée. Comme dans toutes les familles. ■

G. R.

Cowboy ou Indien, 11 h 20, la Manufacture.

Rens. : lamanufacture.org

Télérama

17 JUILLET 2025

Au Off d'Avignon, voyage dans le Brésil théâtral, entre débrouille et volontarisme Par Kilian Orain

(...) À quoi ressemble le théâtre au Brésil ? S'y rendre, y rencontrer des artistes, des acteurs culturels, institutionnels, c'est trouver des réponses, avant que la 59e édition du festival Off d'Avignon n'accueille le pays comme invité d'honneur, et les onze spectacles qui seront montrés du 5 au 26 juillet. Des quartiers chics de São Paulo aux infrastructures plus reculées de Goiânia, dans le centre du pays, en passant par les ruelles des favelas de Recife, au nord, le théâtre, la danse se vivent et survivent malgré les baisses ou les suppressions totales de subventions, les dérives des pouvoirs politiques successifs, les aléas économiques, les difficultés matérielles... Et toujours avec l'envie de représenter la société, de montrer les corps invisibilisés, de défendre des discours méprisés voire censurés, de parler des autres et de soi, de naviguer entre les époques pour mieux situer le présent. Le théâtre comme refuge, l'art comme nécessité.

(...)

« *Bonjour !* » nous salue en français Janaina Leite. L'autrice, metteuse en scène, performeuse, et chercheuse a appris la langue de Molière durant ses études de lettres. Présentée comme l'une des artistes les plus prometteuses au Brésil, elle s'est fait connaître avec le spectacle *Stabat Mater*, autour de la pornographie. Sujet qu'explore aussi *Histoire de l'œil*, sa dernière pièce, programmée à Avignon cet été, et qui s'inspire de l'ouvrage éponyme de Georges Bataille. Y sont rassemblés des corps qui mettent à l'épreuve le spectacle vivant. Jusqu'à s'y quasi sacrifier. Dans une séquence précédée d'un avertissement et durant laquelle chaque spectateur peut sortir s'il le souhaite, les acteurs-performeurs sont suspendus au-dessus de la scène via des crochets insérés directement dans leur peau. Janaina Leite assure qu'elle ne veut pas choquer. Cette pratique transgressive — dans le sillage de nombre de performeurs qui aiment bousculer, transcender le public — lui a valu l'absence de soutien des principaux financeurs de la culture brésiliens. Censure idéologique ? Même exclus de la présidence du pays, Jair Bolsonaro et sa politique conservatrice ont laissé des traces. Janaina Leite ne peut vivre de son art et doit cumuler les emplois pour survivre.

Plateforme Brésil

Histoire de l'œil intègre la programmation de la Plateforme Brésil, dans le cadre de la saison Brésil-France 2025. La Plateforme Brésil, sous la direction artistique du festival Mostra Internacional de Teatro de São Paulo – MITsp, est une action du gouvernement fédéral du Brésil réalisée par Olhares Instituto Cultural et l'association SÚ de Cultura e Educação, et bénéficie du mécénat de la Petrobras.

Histoire de l'œil, de et par Janaina Leite, du 5 au 13 juillet à 20 h (relâche le 10 juillet), La Manufacture (2h50).

Télérama

2 JUILLET 2025

Festival d'Avignon 2025 : dix spectacles pour enfants à voir dans le Off



« Je suis trop vert », de David Lescot, qui a adapté son propre album jeunesse. Le troisième volet des trépidantes aventures de « Moi », élève de sixième. Photo Christophe Raynaud de Lage

TTT “Je suis trop vert”, Cie du Kaïros

Ce troisième volet du triptyque de David Lescot (après *J'ai trop peur* et *J'ai trop d'amis*) met en scène le même petit héros de 10 ans et demi, désigné par le pronom « Moi », dans son apprentissage de la vie. Parti en classe verte avec les autres élèves de la sixième D, il fait ici une nouvelle expérience, celle des travaux à la ferme. Dans un dispositif scénique ingénieux (une grande structure de bois avec trappes), un trio de comédiennes interprète alternativement tous les personnages (mention spéciale à la petite sœur et au désopilant Basile) et rythme avec brio ce texte aux dialogues réjouissants. Effets comiques et cours sur l'agriculture raisonnée en plus. **Françoise Sabatier-Morel**

À partir de 8 ans, 1 heure, du 5 au 22 juillet (sauf les 10, 17), 9h50. La Manufacture.

Télérama

18 juillet 2025

TTT “L’Événement”, de Joëlle Fontannaz



Mathias Glayre, Joëlle Fontannaz et Nina Langensand. Photo Pascal Gely/SCH

Habillés comme l’antédiluvien quatuor de chanteurs Les Frères Jacques, mais avec de drôles d’yeux morts qui évoquent aussi l’antique devin aveugle Tirésias, ils sont trois, debout sur un rocher digne d’une tragédie grecque. Et ils nous embrouillent fièrement autour du misérable mais délirant récit d’un four à pain incendié. De quoi semer la panique dans leur communauté new age en villégiature. Drôle et pathétique, burlesque et tragique, le chœur imaginé, mis en scène et interprété (entre autres) par la Suisse Joëlle Fontannaz se joue du langage comme d’une infernale musique. Entre Devos et Ionesco, ces trois-là nous mènent au bord de l’absurde avec une rigueur et un sens du rythme confondants. Une alchimie hallucinatoire où plus rien n’a de sens et qui nous oblige à quêter joyeusement du sens. — **F.P.**

Jusqu’au 20 juillet, La Manufacture intramuros, 18h15. Durée : 1h15.

Le Monde

10 JUILLET 2025

CULTURE • FESTIVAL D'AVIGNON

Avec « Azira'i », au Théâtre de la Manufacture, le vent du Brésil souffle sur Avignon

Entre stand-up, tour de chant et performance, la comédienne brésilienne Zahy Tentehar vagabonde dans le passé et le présent pour parler de ses origines autochtones.

Décentrement radical et heureux pour le public qui se rend à l'annexe de la Manufacture d'Avignon, une salle délocalisée au-delà des remparts dans une maison plantée au milieu d'herbes folles. Avec *Azira'i*, spectacle joliment sous-titré « une comédie musicale de souvenirs », la comédienne Zahy Tentehar propage le vent du Brésil sur la cité provençale. Impact émotionnel garanti avec cette représentation autobiographique qui relève du stand-up, du tour de chant, de la performance, le tout couronné par la présence éminemment théâtrale de l'interprète.

Surgissant du fond du plateau que dissimule un rideau de perles blanches, Zahy Tentehar saisit d'une voix ferme l'attention du public, elle arrime son écoute à la langue portugaise et entraîne ses regards et son imaginaire, à sa suite, loin d'Avignon, loin de la France et bien loin de l'Europe. C'est peu dire que ce déplacement oxygène, d'autant qu'il ne relève jamais de l'exotisme ou du folklore.

Direction le village natal de l'actrice, dans le Maranhao, au cœur d'une réserve autochtone brésilienne. C'est là que vivait sa mère, à qui elle consacre cette représentation qui vagabonde entre passé et présent et déploie par touches précises un arrière-pays de traditions, de rituels, de croyances. L'actrice a beau habiter désormais à Copacabana, surfer sur Internet, prendre l'avion, fréquenter l'application Tinder (elle y a rencontré son mari), elle est dépositaire d'une histoire qui la hante et la constitue.

Energie communicative

Elle ne vient pas s'en débarrasser sur la scène du théâtre. Elle est là pour honorer ses anciens. Pas vraiment son père (grâce à qui – ou à cause de qui – elle sait avoir 32 frères !), mais sa mère, première femme chamane de la réserve de Cana Brava.

Lire la critique : Article réservé à nos abonnés A Avignon, « When I Saw the Sea », l'œuvre pacifique et politique d'Ali Chahrour

Déchue de son statut de médium après avoir quitté les bords de la rivière pour s'installer à la périphérie des villes, la mère a perdu son lien au magique. Perdu la vue (elle finit aveugle). Et perdu la raison au point de battre sa fille comme plâtre lorsque la folie la submergeait. Pourtant il n'y a pas la moindre trace de rancœur dans ce récit et pas une larme qui coule. Zahy Tentehar est la joie de vivre même. Une boule de feu dont l'énergie est communicative.

Ses yeux plantés dans ceux des spectateurs, qu'elle n'hésite pas à interpeller, elle dérive (et danse) de rudesse en tendresse. Ce qu'elle a hérité de sa mère ? Le chant, qui lui permet, à elle aussi, de dialoguer avec les esprits. Et lorsqu'elle chante, un souffle passe. Et les esprits se manifestent.

Joëlle Gayot

En chœur et encore

Off du Festival d'Avignon : avec «l'Événement», au feu la résilience

Dans un exercice de style cocasse, trois comédiens racontent, tous en même temps, l'incendie du four à pain d'une communauté new age.



Mathias Glayre, Joëlle Fontannaz et Nina Langensand dans «l'Événement», de Joëlle Fontannaz à La Manufacture, le 6 juillet. (Pascal Gely/Hans Lucas)

Après tout, pourquoi faudrait-il qu'une pièce de théâtre soit composée de répliques qui se suivent ? N'est-ce pas terriblement conservateur de tenir à ce que les acteurs parlent l'un après l'autre, et distinctement ? Dans *l'Événement*, de Joëlle Fontannaz (pensée pour les spectateurs entrés dans la salle en pensant entendre du Annie Ernaux), les trois comédiens s'expriment tous en même temps, par écho et par vagues, et c'est très drôle.

Portée de chiots

Côté ressenti (parce qu'il en est beaucoup question, de ressenti, dans cette absurde communauté new age qu'on nous présente), c'est un peu comme quand vous rentrez le soir et que vos trois enfants se jettent sur vous pour vous raconter, tout à trac, en chœur et en se donnant du coude, leur journée d'école. On se dissocie, on se raccroche à deux ou trois mots et avec un peu d'effort tout s'éclaire.

Sur cette île où des hommes et des femmes fatigués des trépidations contemporaines viennent retrouver du sens (mais du sens à quoi ?), dans ce simili camp de vacances où ils suivent les cours d'une professeure de yoga en état de conscience modifiée, un événement vient affoler (enfin, mollement affoler) les adeptes : le four à pain a brûlé. Cet événement, c'est ce que les deux femmes et l'homme sur scène vont s'ingénier à nous raconter d'une voix mêlée, tout mignons dans leur tee-shirt orange, rose et rouge, collés les uns contre les autres comme une portée de chiots ou une hydre à trois têtes. Ou comme trois extraterrestres montés sur un bout de météorite qui serait tombé au sol (ce qui reste du four à pain noirci, sans doute).

Pique rigolote

Dans un récit légèrement désordonné qui se déboîte et qui boucle, ils racontent la nuit de l'incendie, se coupent la parole avec force bienveillance, recourent les faits avec beaucoup de résilience, se contredisent mais avec empathie, digressent sur la meilleure manière de biscuiter un four, finissent tout de même par se tendre (au feu la résilience).

On peut entendre dans les couches successives de cette histoire qui se déposent une pique rigolote au langage vide des manuels de développement personnel. On peut y voir aussi un exercice formel réussi. Et comme ils disent : «*Tout est bien.*» **Sonya Faure**

Jusqu'au 20 juillet à la Manufacture à 18h15 (durée 1h15). Dans la sélection suisse.



12 JUL. 2025



Théâtre

A Avignon, la danseuse Habibitch décolonise le Festival

Avec « Décoloniser le dancefloor », la danseuse et conférencière brasse tout le vocabulaire nécessaire à mettre en PLS n'importe quel élu du gouvernement, tout en nous initiant à la résistance par la danse.

Habibitch ne dit pas son âge, et c'est sa coquetterie ; seule-en-scène, elle se définit comme algérienne qui a grandi en France mais pas n'importe où, dans la très catho Vendée, où elle devait être bien seule à militer « à l'extrême gauche de l'extrême gauche ». Ayant vécu dans les squats anar mais ne détestant pas l'argent (« Il n'y a que les riches qui disent qu'ils n'en veulent pas »), Habibitch propose dans *Décoloniser le dancefloor*, conférence dansée qu'elle fait tourner depuis 2017, de mettre en PLS n'importe quel élu de notre actuel gouvernement en revenant sur les concepts les plus explosifs des dernières décennies : intersectionnalité, appropriation culturelle, décolonisation, féminisme matérialiste... Les termes sont savamment décrits « car oui j'aime les grands A, petits B, petits C, après tout j'ai fait Sciences-Po », lâche-t-elle sur scène.

Cette « conférence » en est vraiment une, ne nous méprenons pas sur les mots. Habibitch parcourt la scène de long en large avec un défilé de pages PowerPoint projetées en fond de salle. Un spectateur extrêmement agacé depuis le début ne peut s'empêcher de commenter : « Ah oui ma chérie, ça se voit que tu as fait Sciences-Po ! Ça étale ! » Doit-on lui dire de se taire du haut de sa blancheur masculine qui nous colonise le spectacle ? « Les soc-dem qui viennent à mon spectacle en ressortent à l'extrême gauche », poursuit Habibitch sur scène. Si seulement.

« J'ai les joues toutes rouges »

Il est vrai que l'artiste balance avec une certaine agressivité ses concepts, comme si elle engueulait une foule pourtant acquise à sa cause ; elle admet même, et c'est un moment fort du spectacle, que « faire ce genre de conférence est réservé à des gens qui ont le temps de la faire et de la voir ». La soirée prend son envol quand elle lâche du lest sur sa posture de prof et se met à se confier. C'est la lecture des *Damnés de la Terre* de Frantz Fanon qui la métamorphose et c'est par la danse qu'elle choisit d'exprimer désormais sa résistance, par le hip-hop et la scène ballroom, « née pour les mêmes raisons de résistance au racisme systémique que le hip-hop mais en version gay ». Le voguing et le waacking, qu'elle pratique, styles de danse dont elle nous donnera un très (trop ?) court aperçu à la fin, sont la fine trouvaille de cette conférence qui mériterait une mise en scène plus ample. « Eh ben, j'ai les joues toutes rouges, j'ai l'impression de m'être pris des claques pendant une heure », ajoute ce même spectateur, clairement soulagé que ce soit terminé. Votera-t-il NPA aux prochaines élections ? Rien n'est moins sûr.

Marie-Eve Lacasse

Décoloniser le dancefloor, Habibitch, jusqu'au 22 juillet au Château de Saint-Chamand, navette 19h15, spectacle 19h40. Relâche le 17 juillet. Retour à Avignon 21h35 en navette.

Libération

15 JUILLET 2025

Off d'Avignon

Festival d'Avignon 2025 : Laurent Sauvage met de l'«Album» au cœur



(Grégoire Gitton)

Le sol c'est de la terre, ou du gravier, sur lequel il s'avance pieds nus, en costume et chemise noire, le micro à la main. Laurent Sauvage est le centre d'*Album*, texte-poème écrit sur mesure par Lola Molina et Léo Ploton à la mise en scène, qui l'imaginent en rocker, punk si on veut, qui prend la parole pour cracher sur l'industrie musicale, les agents, les communicants, bref tous ceux qui se font du fric sur ses mots d'ââârtiste, alors que lui rêvait d'un corps à corps direct avec le public, un circuit court du producteur au consommateur. Bien sûr, c'est beaucoup mieux dit que ça, un peu trop parfois tant le texte s'autocélèbre, se gargarise de ses «mots» qui envahissent l'écran vidéo en fond de scène et recouvrent le corps du Sauvage.

Petite mésange

Lui est impeccable dans un exercice *spoken word* impressionnant de justesse, gravité de la voix, un air de Bertrand Belin-Rodophe Burger-feu Bashung. Ses phrases tombent toutes définitives ; c'est moins convaincant quand il passe au chant, peut-être encore la faute des «mots» justement qui ne sont des «paroles» de chanson. Laurent Sauvage mène son combat face public, micropied cette fois. Peu de déplacements, la scène de la Manufacture est étroite, ça n'empêche pas le souffle qui nous entraîne dans une tournée de concerts aux States, une visite à sa mère rue de Bagnolet, des soulèvements d'écoterroristes – comme on dit maintenant – en Amérique latine.

Lola Molina écrit un Laurent Sauvage qui coche toutes les bonnes cases du mâle blanc déconstruit, artiste surconscient, antifa. Son *Album*-concept fait le portrait d'un héros rageur de notre temps, mais trouve – et c'est un appel d'air – dans l'image d'une petite mésange à ses côtés, une dimension spirituelle, souvenir lointain d'une iconographie religieuse, qui, si on l'ose, s'inscrirait dans l'histoire sainte de ce Laurent. La pièce s'ouvrirait sur la condamnation de ce prénom considéré comme maudit, parce que celui de toute une génération de boomers à abattre. Laurent, considéré comme le plus grand martyr des débuts du christianisme, brûlé vif sur un gril, est à nouveau sacrifié : la malédiction continue. **Laurent Goumarre**

Album de Lola Molina, mise en scène Léo Ploton, à La Manufacture, Festival off Avignon, jusqu'au 22 juillet. Texte édité aux éditions Théâtrales

8 JUILLET 2025



CULTURE ET SAVOIR

AVIGNON OFF : « FILS DE BÂTARD » DE EMMANUEL DE CANDIDO, AU NOM DU PÈRE ET DE LA MÈRE...

Un voyage au cœur de l'intime,
avec humour et tendresse.

Enfant « naturel », autrement dit sans père officiellement déclaré, il est parti sur les traces de son géniteur. L'enquête a duré plusieurs années, avec méthode. Dans trois régions du monde. Pour comprendre qui était ce personnage qu'il surnomme « le colonel bison ».

Avec « Fils de bâtard » Emmanuel De Candido propose, micro en main, presque à la manière d'un stand-up, un voyage au pays de l'intime. Entre tendresse et humour. Avec un gros plan sur ce père qui était marié avec une autre femme que sa mère. Laquelle a failli avorter.

Assez inclassable, cette pièce en grande partie autobiographique, d'abord jouée en Belgique avant de rejoindre Avignon pose une question plusieurs fois : « *si tu pouvais recommencer un instant ton existence, pour transformer ta vie, sais-tu quel instant tu choisirais ?* ». Evidemment la réponse est à peu près impossible.

Théâtre documentaire et participatif

Sur la scène, la musicienne et chanteuse Orphise Labarbe ajoute une touche de poésie à ce moment qui n'en manque pas. Emmanuel De Candido est un partageux. Son théâtre est documentaire, mais aussi participatif. Avec des clins d'œil adressés au public. Toujours avec bienveillance. Puis, en cours de route, d'abord dans son écriture, puis forcément sur la scène, il change de perspective.

Du père, il passe à la mère, laquelle s'éteint doucement sur un lit d'hôpital. Malade, elle avait choisi de s'en aller à l'heure venue en bénéficiant du « suicide assisté », légal en Belgique. Mais le projet n'est pas réalisé. Des zones d'ombre surgissent ça et là.

Le colonialisme et la vision du roi Léopold II, qui s'imposa dans la douleur au Congo en 1885 est évoquée. Histoire de souligner que le père recherché s'installe sans état d'âme dans la continuité de cette épopée peu glorieuse. La double identité linguistique du pays est aussi un élément essentiel de ce « Fils de bâtard » qui, parfois un peu brouillon, réserve aussi plusieurs jolies surprises, mélodiques et visuelles.

Gerald Rossi

« *Fils de bâtard* », 16h, jusqu'au 22 juillet à La Manufacture.

Réservations :

15 JUILLET 2025



« Album », dans le cerveau en feu d'un chanteur maudit

Compagnonnage renouvelé entre l'autrice Lola Molina et le metteur en scène Léo Plotton avec le comédien Laurent Sauvage, qui se voit confier une partition sur mesure, un spoken word mélancolique et contemporain, écho d'un monde qui brûle et d'un cerveau en ébullition. Performance hybride, concert théâtral les yeux dans les yeux avec le public, *Album* déploie une langue toute cinématographique et une bande son électrique.

D'abord il y a un texte, projeté en fond de scène. Blanc sur fond noir. Programmatique. Puis une musique qui pourrait être une bande originale de cinéma. Laurent Sauvage entre par la salle, pieds nus, en costume ajusté, se plante face à nous à l'avant-scène, micro en main, voix ténébreuse, regard fiévreux. Là est l'équation qui compose le terreau labouré par l'autrice Lola Molina et le metteur en scène Léo Plotton en un binôme fertile. Le texte, la musique et l'acteur, trinité minimale et entrelacée en un même geste. Ce n'est pas la première fois que Lola Molina écrit pour Laurent Sauvage, mais, avec *Album*, la démarche est radicale. L'écriture est littéralement cousue sur mesure pour le comédien à la présence magnétique, brodée sur son prénom, son patronyme. Comme une confession imaginaire. **Sans autre accessoire que son micro, dans un spoken word vertigineux, l'acteur scande ce texte sombre et incandescent qui lui va comme un gant.** Et l'écrit ici s'incarne dans son timbre et son débit autant qu'il s'imisce dans la scénographie jusqu'à envahir le plateau, s'imprimer à même la peau, imposer son flux et son flow. Un monologue éclaboussé d'impressions éparses qui renoue avec les motifs explorés par l'autrice : la nuit, la marge, la mort. Un monologue fragmenté qui appelle des images fortes et violentes, éphémères et mouvantes, des changements de focale, des accélérations et des plans larges. Il y a quelque chose d'éminemment cinématographique dans cette langue expressive qui aime s'arrêter sur des détails en des zooms évocateurs, avancer au rythme de la pensée qui s'évade et passe du coq à l'âne, véhiculer un mélange détonnant de lucidité et d'onirisme, de réalité évanescence et de poésie crue. La musique, d'autant plus essentielle qu'il s'agit d'un contexte de concert, un live électrique devant une foule en furie, accompagne au plus près le déroulé et ses méandres, ses nuances et ses apogées. **Ambiance de film à suspense, accords de guitare, percussions galopantes, et surtout ce rock abrasif et tellurique qui s'imisce en épiphanies ponctuant un récit volontairement décousu, parcouru de soubresauts et fulgurances.** Comme un big bang de sensations qui se télescopent et arrivent à saturation dans des boucles et larsens de texte. À l'image d'un cerveau branché sur secteur, électrisé par le courant qui passe. Entre lui et le public, entre lui et son amour, entre lui et la musique.

À la scénographie, **Adeline Caron** compose un espace hybride et mystérieux, un sol de terre d'où jaillissent quelques arbustes argentés, comme des végétaux calcinés ça et là, ersatz d'une ancienne forêt ou d'espèces robustes ayant résisté aux ravages incendiaires. L'espace est sculpté par des faisceaux de lumière – une création hypnotique de **Maurice Fouilhé** – et des halos de fumée pris dans les rais qui accentuent une esthétique de concert sulfureux. **Comme un arbre planté au milieu, jambes légèrement écartées, bras le long du corps, Laurent Sauvage est dans son élément.** Statique physiquement, tout son corps semble pourtant vibrer intensément de la partition qu'il transmet. En fond de scène, la vidéo offre les gros plans d'un oiseau qui annonce la mésange évoquée ou des scènes de concert en noir et blanc. *Album* est un poème punk débridé, traversé de désespoir et d'un sentiment d'étrangeté tenace, une errance littéraire et musicale qui se traduit dans un face-à-face sans concession avec le public, la confession d'un homme aux prises avec son époque, ses peurs et ses révoltes, pris dans les mailles de ses drames et tenu debout par sa propre flamme. Et lorsque Laurent Sauvage chante, on pense à toutes ces voix graves qui ont marqué l'histoire musicale. **On se laisse bercer, entraîner loin dans ce dispositif mental immersif et pénétrant qui dit la force incantatoire de l'union de la musique et des mots.** Marie Plantin

21 JUILLET 2025



Habibitch, queen décoloniale

Avec *Décoloniser le dancefloor*, Habibitch s'attelle à décoloniser les imaginaires. L'artiste joue de l'impertinence et interpelle à travers un regard autobiographique sur les impensés racistes, classistes, sexistes qui parsèment nos vies. Sur les dancefloors, comme ailleurs.

C'est en 2017 qu'Habibitch – génial nom de scène qui, par sa contraction de « habibi » (« mon chéri » en arabe) et « bitch » (« salope »), signale déjà le goût de la rupture inventive et de la disruption de l'artiste – crée son solo *Décoloniser le dancefloor*. Depuis, l'artiste non-binaire franco-algérienne a présenté cette conférence dans une multitude – et amplitude par leur type – de lieux, de festivals décoloniaux en événements féministes, d'espaces militants en théâtres plus institutionnels. **Il n'était que justice qu'Habibitch passe enfin par Avignon.** C'est chose faite, et plutôt deux fois qu'une : car, outre la présentation de sa conférence performée, elle a joué lors de l'un des deux « Rainbow Day & Night » – temps fort de programmation d'artistes travaillant des questions LGBTQIA+ –, *Back/Bridge*. Une étape de travail de sa prochaine création pour laquelle, partageant le plateau avec deux musiciens, elle explore la manifestation des violences coloniales chez celles et ceux qui les subissent.

Mais reprenons. Annoncé comme une conférence, *Décoloniser le dancefloor* en est bel et bien une. Pour autant, ce n'est pas (uniquement) une intervention calibrée et policée, suivant scrupuleusement un protocole et épousant un vocable de bon aloi. **À l'image de la personnalité d'Habibitch – comme du propos déployé –, l'intervention va jouer des ruptures et s'ancrer dans des expériences et anecdotes personnelles.** De la conférence traditionnelle, il y a bel et bien l'architecture (en plusieurs parties) et le dispositif, soit un PowerPoint – aux couleurs du drapeau de l'Algérie ainsi qu'elle le souligne – et une table à cour accueillant son ordinateur. En guise d'introduction, l'artiste se présente en détail, choix qui signale, là aussi, le principe d'écriture. Et le fait qu'Habibitch précise notamment être danseuse, chorégraphe, autrice, performeuse et chercheuse en sociologie pose la démarche sous-tendant son travail, soit de produire une création située. À l'énumération de ces multiples casquettes, l'on se dit qu'elle en omet néanmoins une, celle de *queen*. Car autant par la composition d'une partie du public – entièrement acquis à sa cause, et épousant assez naturellement celles qu'elle défend –, par sa verve et son sens de la répartie, que par son jeu entre défiance, hyper-assurance et tacles réguliers, **Habibitch se pose en queen, s'affirme en queen, se revendique en queen et agit telle une queen.** Au risque, parfois, de la position de surplomb un brin condescendante par son côté professoral.

Néanmoins, l'artiste brille, aussi, par une position de hâbleuse féroce, de harangueuse sublime au look décontracté. Évoquant son propre parcours, de sa naissance en Algérie à son enfance en Vendée – terre raciste s'il en est –, de ses études à Sciences Po à son passage dans les milieux radicaux, de son lesbianisme à son implication dans le champ des *ballrooms*, et jusqu'à sa colère quant aux génocides en cours, celui du peuple palestinien en tête, **elle articule une analyse méthodique du travail de décolonisation à mener.** Et si le *dancefloor* est bien au cœur du propos, le sujet excède également cette seule question. Il est ainsi en permanence relié à une historiographie succincte et efficace de certains mouvements de création, comme de son parcours personnel. Du privilège blanc à l'intersectionnalité, de l'universalisme républicain à l'obsession islamophobe du voile, de la transphobie aux impensés racistes et classistes des féministes blanches, les déploiements sont nombreux.

Habibitch joue d'ailleurs volontiers de la rupture, en ponctuant son propos de petites digressions, de questions à la salle, d'évocations d'anecdotes – sur l'astrologie, par exemple – et de brèves chorégraphies. **Bien structurée et didactique, cette conférence est également truffée (à l'image de son nom) de quelques néologismes ou formules imagées.** L'ensemble, nourri de son matérialisme politique, esquisse les bases du vogueing, du rap et d'autres mouvements, en rendant le propos toujours éminemment concret par la position d'auto-théorie. **La seule réserve notable porte sur cette façon de surjouer l'assurance** – comme, par exemple, en promettant à plusieurs reprises l'efficacité performative de la conférence (apte à transformer un soc-dem' en gauchiste). Si l'on pressent que cela fait partie de la construction du personnage de *queen*, ce choix dessine néanmoins un rapport éminemment vertical et didactique à l'auditoire. Une position pour le moins paradoxale au vu de son regard affûté de déconstruction des systèmes d'oppression. L'on mettra ce choix sur le compte des contradictions qu'elle-même énonce et qui rappelle que personne n'est à l'abri des paradoxes, mais que cela n'empêche pas, comme elle le mène elle-même, la tentative d'auto-analyse. **Caroline Chatelet**

FRICTIONS

11 JUILLET 2025

AVIGNON OFF : UN HUMOUR DÉCAPANT



Du célèbre Jaroslav Hasek, le père du soldat Schweik, au dramaturge Slawomir Mrozek, et j'en passe, les tchèques maintiennent une tradition d'humour absurde qui leur permettent de supporter et même de transcender tous les malheurs qui ne cessent de leur tomber dessus. C'est toujours bien sûr très drôle mais aussi paradoxalement à la fois « hénaurme », fin et même subtil, le tout avec une pointe acide. Les membres de la compagnie pragoise Spitfire company font incontestablement partie de cette tradition. À cette nuance près, en tout cas avec l'*opus* qu'ils présentent à Avignon, *The last of the Soviets*, en espérant d'autres lieux de représentation en France, qu'ils œuvrent certes dans le domaine dramatique, mais qu'ils ont le bon goût de l'agrémenter de l'ajout de tout un travail sur le théâtre d'objets, voire d'une approche chorégraphique dans d'autres projets.

The last of the Soviets annonce la couleur dès son titre. Il est donc bien question de l'encombrant voisin soviétique (heureusement les deux pays n'ont pas de frontière commune !), et même uniquement dudit voisin. Pour faire bonne mesure et être dans la justesse des choses le concepteur et metteur en scène du projet, Petr Bohac, a travaillé à partir des précieux et nombreux écrits de Svetlana Alexievitch qui sur la réalité russe est experte en la matière.

Soit donc, dans notre fiction, assis derrière une table face au public deux présentateurs, un homme et une femme, d'un journal télévisé chargé de nous donner des nouvelles de la vie quotidienne russe. Cela se passe tout juste dans l'après Tchernomyl avec les conséquences de la catastrophe, dont il va être abondamment question, annonce après annonce... Et c'est en ces endroits que la verve dévastatrice du duo va donner sa pleine mesure. Leurs annonces sont transposées et affirmées par tout un travail – miniaturisé – de manipulation avec de minuscules objets filmés et agrandis : c'est d'une réelle efficacité, d'autant que les choses avançant dans leurs états d'absurdité ricanante, oubliant peu à peu leurs rôles Inga Zotova-Milkshina et Roman Zotov-Mikshin vont se lever et commencer à effectuer un drôle et tout aussi absurde ballet... Un mélange des genres, le tout s'achevant dans une réjouissante déglingue qui permet d'apprécier le talent de comédien des deux protagonistes qu'on aimerait pouvoir apprécier à leur plus juste valeur. En l'état leur gestuelle évoque les traits de dessins forcément satiriques. Et reste – on pourra le regretter – plutôt discret, comme en demie teinte notamment en ce qui concerne la manipulation des objets.

La compagnie présente les jours impairs un autre spectacle, *Vivat Messi* qui, on l'aura compris, chemine dans un tout autre registre. **Jean-Pierre Han**

la terrasse



LA MANUFACTURE / TEXTE DE
RONAN CHÉNEAU / MISE EN
SCÈNE DE STEEVE BRUNET

« À la barre » de Ronan Chéneau dans la mise en scène de Steeve Brunet, une mise en jeu dynamique et intelligente de la justice face aux victimes de violences sexistes et sexuelles

Le théâtre politique d'interpellation n'est pas un genre facile : À la barre constitue un exemple du traitement réussi d'une question éminemment politique, celle des violences genrées, prises sous le prisme de leur traitement judiciaire. Texte intelligent, mise en scène dynamique, interprètes justes sont les trois piliers qui permettent à cette proposition de tenir la gageure.

Sujet délicat, mais sujet essentiel : que pouvons-nous, que faisons-nous face aux violences faites aux femmes et autres personnes dominées à raison de leur genre, de leur âge, de ce qui les constitue en proies aux yeux de ceux qui s'arrogent le pouvoir de nier leur consentement et leur dignité ? À la barre se focalise autour de l'institution judiciaire, lieu privilégié de l'observation de la réaction de la société et de l'État à ce problème dont personne ne peut – comme le rappelle l'un des protagonistes – prétendre qu'il ou elle n'est pas largement informé. Dans l'enceinte judiciaire, les paroles se confrontent, la machine étatique étale sa puissance autant que son impuissance, les destins vacillent, des choses se brisent ou se réparent, la froide rigueur du droit est confrontée aux secousses qui traversent la société et aux attentes – légitimes – des victimes. Les cinq interprètes se succèdent à tous les rôles : tour à tour greffiers, avocats, magistrats du siège et du parquet, victimes, prévenus ou accusés, ils et elles échangent leurs rôles dans un ballet bien réglé, comme pour signifier que rien, ici, n'est affaire d'individus, mais bien affaire de système.

Que faire face à l'insupportable litanie des crimes perpétrés ?

Ce système a un nom, qui finit par être prononcé : le patriarcat. Sous les yeux du public – auquel il est rappelé qu'il est tout à fait à sa place, puisque les audiences sont publiques, et que la justice est rendue en son nom – défilent les affaires : féminicides, harcèlement, violences sur conjoint, viols aussi, de femmes comme d'enfants. Les chiffres, terribles, sont assénés – peut-être un peu trop vite pour faire sens, et en tout état de cause les personnes qui s'y intéressent les connaissent, et celles qui regardent ailleurs continueront de les ignorer. Pas de quatrième mur : tout est fait pour que le public se sente partie prenante des enjeux, sans pour autant le brusquer – quelques traits d'humour viennent d'ailleurs désamorcer la pression quand elle s'accumule. Les cinq interprètes sont très justes, ce qui est extrêmement agréable, en même temps que c'est indispensable pour que les plaidoiries en robe ne tournent pas au ridicule – l'effet de réalisme étant considérablement augmenté du fait que la pièce se joue au tribunal judiciaire d'Avignon, dans l'enceinte même du procès des viols de Mazan, on peut difficilement faire plus symbolique. Le propos est fin et équilibré : on ne peut que comprendre l'inaptitude d'une justice sous-dotée à remplir une mission que la société aimerait lui donner mais que le droit ne peut que très imparfaitement saisir, on mesure la terrifiante généalogie de la violence qui fait que les victimes se transforment parfois en bourreaux, on comprend la profonde injustice des interrogatoires que subissent des victimes qui ne sont pas en mesure de répondre aux questions... La pièce nous confronte à la question : que faire ? Elle y apporte une réponse peut-être idéaliste, mais au moins désirable. L'avenir, après tout, est ce que nous en ferons.

Mathieu Dochtermann

la terrasse



LA MANUFACTURE /
CONCEPTION, MISE EN SCÈNE :
THOMAS GUÉRINEAU

“Basketteuses de Bamako” de la Cie TG : réinventer le chant polyrythmique autour d’une balle

Basketteuses de Bamako est un spectacle singulier, qui fait se rencontrer des chants polyrythmiques d’Afrique de l’Ouest et un objet auquel on ne s’attendrait pas : le ballon de basket. Thomas Guérineau a concocté là une surprise à dominante musicale, soigneusement chorégraphiée, dans le fil de ses recherches sur le jonglage musical.

Cela commence dans un cercle de lumière où six femmes se tiennent serrées, dans un silence à peine percé par le son de percussions dont on ne peut encore percevoir la source ni la nature. Cela se finit avec une bonne moitié de la salle debout sur le gradin éclairé, frappant dans ses mains, dansant sur place. Entre ces deux extrêmes, une heure de temps s’est écoulée, occupée par l’énergie indiscutable d’interprètes qui livrent leur partition de gestes et de chant sans compter leur énergie. L’idée originale du spectacle est d’utiliser des ballons de basket pour produire les sons percussifs : les impacts sur le sol, les mains, les corps, selon que l’attaque est plus ou moins sèche, qu’on les laisse plus ou moins résonner, produit une étonnante variété de sons qui sont mis à contribution pour se mêler à la voix nues des six interprètes. Il ne leur en faut pas davantage pour faire spectacle.

Un chant choral avec du rythme, du coeur et du corps

Ces basketteuses sont surtout des chanteuses, des musiciennes et des danseuses : les personnes qui sont à la recherche d’un spectacle ayant le sport pour objet en seront pour leurs frais. Au-delà de la qualité de la prestation musicale, évidente, il y a un engagement du corps, certes mesuré, mais réel, pour faire circuler ces ballons dont les mouvements se prolongent dans le corps des artistes. Le spectacle reste sobre : déplacements comptés, absence de décor, mise en lumière discrète, tenues en noir et blanc... Tout souligne que ce qui compte, c’est la maestria avec laquelle les six basketteuses jouent avec le rythme et entrecroisent leurs lignes avec talent. Elles le font avec une grande générosité, et le public reçoit le spectacle de même.

Mathieu Dochtermann

la terrasse

AVIGNON - CRITIQUE

« La Fondation du Rien » : Nicolas Heredia nous aide, malicieusement, à gagner du temps libre...



Faire collectivement et joyeusement l'expérience de *La Fondation du Rien*, dispositif hybride et interactif imaginé par Nicolas Heredia : telle est l'ambition du spectacle que présente, à La Manufacture, le directeur de la Compagnie *La Vaste Entreprise*. Une proposition hors norme qui chemine sur une ligne de crête : entre absurde et lucidité.

Quand n'ai-je vraiment rien fait pour la dernière fois ? Quand me suis-je accordé quelques heures de temps libre pour rêvasser ou me laisser aller, sans aucun programme, à la spontanéité d'humeurs et d'envies immédiates ? Voici le genre de questions que nous amène à nous poser Nicolas Heredia lors du volet scénique de son projet multimédia intitulé *La Fondation du Rien*. Prenant un jour conscience que nous sommes toutes et tous soumis à la pression d'emploi du temps déraisonnablement saturés, l'artiste aux multiples facettes (Nicolas Heredia est auteur, metteur en scène, scénographe et comédien) a fondé un dispositif visant à créer des plages de liberté dans nos vies en nous proposant de nous inscrire à des activités qui seront, il s'y engage formellement, annulées.

Échapper au trop-plein de nos vies surmenées

Ainsi libérés d'une conférence de 2h30 sur les grands rois de France ou d'un cours de planche à voile pour débutants de 30 minutes, chacune ou chacun pourra ainsi jouir, à sa guise, du temps dégagé du fait de ces annulations. Cette idée à la fois folle et ingénieuse, Nicolas Heredia la transpose dans un spectacle facétieusement déconcertant. Le principe de ce rendez-vous ne peut être ici dévoilé. Car l'effet de surprise est au centre de *La Fondation du Rien*. Disons, tout de même, qu'on y entend parler de RTT fantômes, de *La Vie mode d'emploi* de Perec, de plans médias, de cours de cuisine vietnamienne, de Bartleby, le personnage d'Herman Melville... Et, bien sûr, de temps libre. On nous propose, aussi, quelques rafraîchissements. Avant de nous laisser retourner au rythme effréné de nos existences surmenées, avec peut-être l'envie de nous laisser aller, de temps à autres, à la poésie audacieuse du lâcher-prise...

Manuel Piolat Soleymat

9 JUILLET 2025



CRITIQUES FESTIVAL OFF AVIGNON

Azira'i : Zahy Tentehar dans la voix de sa mère

À l'occasion de l'invitation faite au Brésil dans le cadre du Festival Off Avignon, l'actrice sud-américaine présente à La Manufacture un solo tendre et émouvant.

Se retrouver sur scène tient rarement du hasard. C'est d'autant plus vrai pour Zahy Tentehar, qui a grandi dans un village indigène du Brésil. Fille de la chamane Azira'i, son enfance a notamment été marquée par la place qu'occupait sa mère au sein de la société autochtone. Mais pour la jeune femme, qui connaissait la figure autoritaire par-delà l'aura du sacré, l'héritage maternel n'avait rien d'évident. Pourtant, à bien y regarder, son métier d'actrice aujourd'hui semble étroitement lié à ce qui lui a été transmis. En tant que benjamine, c'était en effet à elle de recevoir l'enseignement des rituels. Encore fallait-il en prendre conscience...

Langue maternelle

Dans l'intimité de la confession, c'est ce parcours que suit Zahy Tentehar avec cette pièce qui porte pour titre le nom de sa défunte mère. Alternant le portugais et le ze'eng eté – sa langue natale –, la comédienne retrace son histoire personnelle comme si elle la redécouvrait pour elle-même. D'anecdote en récit, de légèreté en émotion, elle laisse ainsi surgir du passé des bribes de ce qui l'a construite au fil du temps. Dans ce cheminement qu'elle offre généreusement au public, elle semble reconstituer son héritage morceau par morceau.

Cela passe notamment par la voix et les chants, autour desquels gravite toute l'écriture de ce spectacle. Les lamentations traditionnelles ont beau y rencontrer des références musicales plus pop – comme Lady Gaga ou Shakira –, il est bel et bien question d'une manière commune de s'exprimer. À ces démonstrations vocales, qui rythment la pièce avec douceur et poésie, s'ajoutent des litanies en ze'eng eté, auxquelles l'artiste refuse d'apporter une traduction. De la sorte, Zahy Tentehar plonge au cœur de l'autre sujet de sa pièce : celui du cérémonial et de la part spirituelle du théâtre.

À l'unisson

Remonter le fil de son existence devient alors pour elle une expérience à part entière. En prenant les spectateurs à témoin, la scène lui permet de convoquer le souvenir de sa mère comme on tente de dialoguer avec les disparus. De sa mémoire émergent des gestes, des regards, des vêtements ou des sons qui fonctionnent presque comme une prière. Bientôt, en réponse, le visage d'Azira'i se dessine et sa voix se fait entendre. Une même musicalité finit par unir les deux générations. Là, pour la première fois et avec une belle sensibilité, Zahy Tentehar chante avec sa mère.

Le contexte est radicalement différent, mais la pratique est bien la même. En se dévoilant à elle-même, l'actrice tisse des liens solides entre théâtre et chamanisme. Il s'agit dans les deux cas de faire entrer en dialogue des présences et des absences, des forces et des faiblesses, un passé et un présent. Au cours de sa pièce construite comme une succession de saynètes aux registres variés, Zahy Tentehar garde le fil d'un récit particulièrement touchant. Imperceptiblement, celui-ci mène le public dans une introspection qui ne lui appartient pas, à laquelle il finit pourtant par s'attacher. **Peter Avondo**



APERÇUS FESTIVAL OFF AVIGNON

Objectif Burnout : Un joyeux pétage de plombs

À la patinoire, salle hors les murs de la Manufacture au Festival Off Avignon, la compagnie Contrechamp présente un spectacle déjanté, engagé et musical sur cette société qui, depuis les années 1970, cherche à se sortir d'un système économique et social absurde.

Camille Panonacle et **Jonathan Michel** ont puisé la matière première de leur spectacle dans *Burnout*, la pièce d'[Alexandra Badea](#), et dans *Condition de l'homme moderne* d'**Hannah Arendt**. Puis, partant d'un travail au plateau, se servant de la vidéo et de la musique filmée et jouée en direct, ils ont créé *Objectif Burnout* est un objet théâtral complètement dément.

Le rire est la meilleure arme pour se préparer au pire

Cela se passe dans les années 1970. Le travail sur le décor, les costumes et les attitudes de l'époque est formidable. Le choix n'est pas anodin. La crise pétrolière de 1973 signait la fin de l'expansion économique née de l'après-guerre. La télévision était alors la lucarne de la société. Bernard, présentateur arrogant et prétentieux (formidable [Gregory Corre](#)) anime *Gagner plus*. Un jeu qui valorise la performance et les techniques de management ultralibéral. Les deux candidats sont une femme et un homme au bord du burn-out (**Camille Panonacle** et **Jonathan Michel**, impayables). Bernard présente également une émission culturelle. C'est pour celle-ci qu'il se retrouve, alors qu'il n'a pas lu une ligne de son livre, à interviewer Hannah Arendt (incarnée brillamment par Camille Panonacle).

La confrontation entre ces deux univers est réjouissante. Les dérapages de Bernard, les pétages de plombs des candidats et le coup de colère de la philosophe sont irrésistibles. Le spectacle s'achève en apothéose. Bernard explose en découvrant que la gagnante du jeu ira sur Mars. La mise en scène de Jonathan Michel, faite de contrastes et de ruptures, est d'une efficacité redoutable.

Marie-Céline Nivière



APERÇUS FESTIVAL OFF AVIGNON

Décoloniser le dancefloor : **Le pas de côté salutaire de Habibitch**

Dans une conférence gesticulée, l'artiste met à jour les rapports de pouvoir qui opèrent vis-à-vis des contre-cultures. Un solo documenté qui interroge les dynamiques de l'appropriation culturelle.

Entre présentation et représentation, c'est un solo singulier qui s'écrit à la Manufacture. À rebours du discours universaliste qui gommerait les différences de genre, de classe et de race sociale, Habibitch montre au contraire combien les identités sont intrinsèquement liées à la création artistique (et à ses éventuels dévoiements). Twerk, voguing, krump, les contre-cultures passent de la marge au centre.

Les sciences sociales pour boussole

Micro en main, diaporama aux couleurs de l'Algérie, *Décoloniser le dancefloor* prend des airs de stand-up. Les théories de sciences sociales se voient ponctuées de traits d'esprit d'une irrévérence rafraîchissante. Habibitch teste son public, son engagement, sa sensibilité, sa conscientisation.

Plus encore que sa souplesse, Habibitch montre qu'elle a une colonne vertébrale. La recherche de justice pour boussole, l'artiste qui s'appuie sur une solide formation en sociologie évoque aussi bien les dérives néolibérales du développement personnel que l'indifférence généralisée vis-à-vis du génocide en Palestine.

À corps ouvert

Au micro de France Inter, le militant Féris Barkat expliquait combien le mot « engagé » lui posait problème, comme si la position de référence était l'apathie. En vérité, le solo de Habibitch montre bien que personne n'est uniquement spectateur de la politique. Nos actions, nos inactions, nos achats, nos corps et nos désirs nous trahissent. Et c'est tout ce travail de politisation qui sert de préambule au spectacle de l'artiste. Il est aussi bien question de matérialisme politique, un ensemble de théories qu'on doit notamment à Karl Marx, que d'intersectionnalité, un mot de Kimberlé Crenshaw pour désigner l'entrecroisement de différentes expériences sociales (le genre, la classe, la race sociale) et leur interaction.

Sans ce préambule, nul doute que parler de la scène ballroom relèverait de l'artifice. Tout comme la culture hip-hop est façonnée par la violence économique, symbolique et physique à l'égard des personnes racisées et précaires aux Etats-Unis, le voguing, ce sont des corps qui racontent une histoire. Sans percevoir ce vécu minorisé, on ne peut comprendre la flamboyance des danseuses transgenres latinas et noires des « balls » de New York dans les années 1980. Aucune œuvre artistique n'échappe à son environnement. Aucune danse ne peut être arrachée à son contexte de création sans être dévoyée.

Une politique du geste

Tout comme une distinction sociale s'opère dans les choix de programmations et dans la réception que nous faisons des spectacles, il existe une politique du geste, des imaginaires, des langages. En somme, tout est situé socialement, du mouvement à ceux qui le regardent.

Avec pédagogie, Habibitch initie une véritable réflexion sur l'accaparement des cultures minorisées par les groupes dominants. Dans *Rinse* de Mish Grigor et Amrita Hepi, il était question du Corroboree, une danse arrachée aux populations autochtones par une chorégraphe américaine, blanche, avant d'être reprise par l'Australian Ballet. Il en va de même pour *Vogue*, titre phare de Madonna qui ampute ces mouvements de leur dimension antiraciste.

De l'influence des arts martiaux, des magazines de mode découverts dans les prisons aux hiéroglyphes, *Décoloniser le dancefloor* entend replacer au centre la complexité du voguing et de ses influences. On voit alors combien l'institutionnalisation des cultures hip-hop et celle de la scène ballroom sont observées avec méfiance. Les groupes sociaux auxquels on doit ces pratiques ne tirent pas crédit de ces récupérations capitalistes.

Plutôt que d'offrir un simple divertissement, Habibitch chorégraphie le regard de son public. *Décoloniser le dancefloor* n'est pas peut-être pas à proprement parler de la danse, mais c'est un mouvement. Devant les violences manifestes qu'énumère l'artiste, il semble difficile de ne pas lui emboîter le pas. **Mathis Gros**



Et Dua Lipa a fait ça (#moiaussi) : Une joyeuse réflexion

A la mort de son idole David Bowie, Renaud Cojo est passé à la chanteuse Anglaise, d'origine Albanaise rendue célèbre via les réseaux sociaux. Sans aucune honte et beaucoup d'esprit il s'en explique dans un objet théâtral assez étonnant.

Après trois éditions, sa formidable biennale Discotake dans laquelle des artistes d'univers différents imaginaient, à partir d'un album qui avait marqué leur vie, des performances, n'aura pas de suite. La faute aux coupes budgétaires et baisse de subventions. Comme pour dire, « *the show must go on* », **Renaud Cojo** se lance dans un nouveau projet au titre surprenant, *Et Dua Lipa a fait ça (#moi aussi)*.

Ce spectacle est en quelque sorte suite de son grand succès, ... *Et puis j'ai demandé à Christian de jouer l'intro de Ziggy Stardust*, que nous avons découvert en 2009 au Festival Off d'Avignon à la Manufacture. Renaud Cojo y interrogeait, dans une déconstruction bien ordonnée, les troubles de la personnalité. Alors, comment peut-on passer de Bowie à Lipa, cette chanteuse qui copie ses idoles pour se forger une carrière et une renommée mondiale ? Pour bien comprendre la fascination qu'il éprouve pour cette personnalité construite de toutes pièces, il va rencontrer un psychiatre qui sait tout sur tout, un exorciste, son boucher, mettre à l'ouvrage sa fille, et demander à l'excellent **Vincent Jouffroy** de l'accompagner de ses arrangements et compositions musicales. Il va explorer ce qu'est le sentiment de honte pour déboucher sur une déclaration d'amour à la vie.

Comme avec *Haskell Junction*, Renaud Cojo nous entraîne dans un « *voyage étrange et singulier* ». Sa performance se situe entre théâtre, expérience artistique, vidéo en direct, petits films projetés. Au Glob Théâtre de Bordeaux, le soir de la première, le spectacle, monté en huit jours, sentait encore la peinture fraîche. Mais, ce n'est pas très grave, car le fouillis lui va très bien et on y retrouve toutes les saveurs de son univers original, intelligent, sensible et tellement drôle.

Marie-Céline Nivière



APERÇUS FESTIVAL OFF AVIGNON

Holden : L'adolescence comme une fuite en avant

Dans le cadre du Festival Off Avignon, à La Manufacture, Marilyn Leray met en scène la pièce de Guillaume Lavenant, sur une jeune femme à l'épreuve de la vie.

Au départ de l'écriture, comme dans l'esprit de l'adolescente venue sur scène partager son histoire, il y a *L'Attrape-cœurs* de J.D. Salinger. Protagoniste du roman, le jeune Holden se met en fuite après avoir été viré de son lycée. Dans un récit à la première personne, ce grand classique de la littérature américaine aborde de nombreux sujets sociétaux, notamment autour de la jeunesse, de l'identité et de la confrontation à la violence du monde adulte.

Mise en scène par **Marilyn Leray**, la pièce qui emprunte son titre à ce personnage se construit lui aussi sous forme d'une confession. Seule au plateau, Lola s'épanche sur son histoire comme on se parle à soi-même. En attendant son amie, avec qui elle a prévu de s'enfuir à son tour, elle retrace sa vie à haute voix, comme on lance une bouteille à la mer. Dans ses mots, tout s'enchaîne et se mêle, les idées s'entrechoquent et esquissent peu à peu le portrait d'une jeune femme en souffrance.

Dans la tête d'une ado

Avec une montée dramatique par paliers, le texte de **Guillaume Lavenant** n'est pas sans faire écho à l'écriture de Dennis Kelly. Souvent à demi-mot, les révélations successives viennent peu à peu assombrir le tableau. Si Lola n'est pas tout à fait de ces ados totalement abandonnés à la solitude, un profond mal-être se dégage d'elle, comme une certitude de ne pas être à sa place. Dans son rôle, **Mégane Ferrat** fait preuve d'une puissance intérieure particulièrement sensible. Pourtant, *Holden* passe difficilement le cap de l'anecdote, là où de belles promesses attendent encore d'être tenues.

Peter Avondo

12 JUILLET 2025

L'ŒIL D'OLIVIER

CRITIQUES FESTIVAL OFF AVIGNON

Introducing Living Smile Vidya Anatomie d'une femme trans

Dans le cadre du Festival Off Avignon, la Sélection suisse investit La Manufacture avec un seule-en-scène aussi attendrissant que nécessaire, autour d'une question sociale et politique.

Les injonctions sont légion dans nos sociétés modernes. Alors quand, comme Living Smile Vidya, on appartient à un certain nombre de minorités, la vie quotidienne s'en trouve nécessairement bouleversée. C'est cela qu'est venue raconter, sur les plateaux de théâtre, cette femme trans, immigrée et à la peau sombre. Mais si elle s'amuse avec beaucoup d'autodérision à lister tous les critères qui font d'elle un choix parfait pour une programmation de théâtre public, c'est tout son parcours avant la blague qu'elle partage avec beaucoup de tendresse et de détermination.

De chenille à papillon

Assignée à la naissance à un genre qui n'était pas le sien, Living Smile Vidya n'a pas cessé de faire face à des obstacles dans sa recherche de liberté. Confronter son père pour qui elle était le seul garçon de la fratrie, vivre un véritable supplice au moment de sa vaginoplastie, subir la complexité des services suisses de l'immigration... Celle qui s'est toujours considérée comme une chenille aura sans aucun doute mérité son éclosion en tant que papillon. Et c'est après la rencontre avec le docteur Ewa, chirurgienne plastique en charge de sa mammoplastie qui l'opère en pleine crise sanitaire, que viendra enfin la révélation.

Car au gré des années et à force de se battre contre vents et marées, vient enfin l'acceptation de soi, pour soi, par soi. Là encore, pourtant, le chemin est semé d'embûches. Fière de se montrer au monde comme la femme qu'elle a toujours rêvé d'être, elle devient rapidement la cible d'un harcèlement particulièrement violent et dangereux. Les menaces planent autour de sa vie, jusque dans le quotidien qu'elle s'est construit en Suisse avec des amis, des projets et dans un rapport intime à ce corps qui est désormais le sien.

Déshabillez-la !

Cette chair, cette peau, ces membres, ces seins et ce sexe sont à la fois sa plus grande bataille et sa plus grande fierté. Ce n'est pas pour rien si elle se plaît à l'exhiber. Si elle ne le fait pas, d'autres voudront lui arracher cette décision pour l'humilier. Alors Living Smile Vidya prend les devants : quitte à être considérée comme un objet aux yeux d'autrui, autant en jouer. Après tout, il est toujours question de se vendre, y compris lorsqu'il s'agit de trouver du travail ou d'entretenir des relations amoureuses ou intimes. En abordant la question de sa sexualité, elle révèle surtout l'un des poids les plus lourds dans sa nouvelle mue de femme. Comme elle le dit elle-même, la chenille est vorace, elle a faim de vie, et cela passe notamment par le contact des hommes.

Une heure durant, Living Smile Vidya déroule le fil de son autobiographie avec une certaine distance. Le rythme parfois maladroit de son spectacle ne fait qu'amplifier l'attachement provoqué par ce parcours de combattante. Celui-ci n'aura peut-être jamais de fin, mais une chose est sûre : en dépit des traumatismes qui la constituent, l'artiste a appris à rester vent debout face à l'adversité. Elle sait désormais exactement ce qu'elle fait, montant sur scène pour raconter son histoire et faisant de son corps un étendard au nom de la liberté. **Peter Avondo**



APERÇUS | FESTIVAL OFF AVIGNON

La Fondation du Rien : Ceci n'est pas un spectacle

Avec son dernier projet présenté à La Manufacture dans le cadre du Festival Off Avignon, Nicolas Heredia fait le pari drôlement risqué de donner du temps au temps.

Quiconque connaît le travail de **Nicolas Heredia** sait tout le rapport que l'artiste entretient au temps. Avec sa compagnie La Vaste Entreprise, l'auteur et metteur en scène développe une écriture qui s'alimente avec dérision des maux de notre époque. Pour sa nouvelle lubie, née un beau jour sous la douche, il s'attaque au temps libre qui, selon lui, nous manque cruellement. Se donnant pour mission de permettre à chacun de s'autoriser à ne rien faire, il crée alors *La Fondation du Rien*. Cette structure, qui dépasse nettement le cadre fictif, entend lutter contre la pénurie de répit.

L'air de rien

Spécialisée dans l'organisation d'activités systématiquement annulées, *La Fondation du Rien* ne cesse de développer sa présence jusqu'à l'international. Et pour cause, le dispositif est une proposition complète qui se décline sur de multiples médias. L'ambition est assumée, il s'agit de dominer le monde en lui donnant le temps de souffler. Campagnes d'affichage, distribution de tracts, site internet et réseaux sociaux... La Vaste Entreprise ne recule devant rien pour mener à bien son projet, dont la représentation théâtrale n'est qu'une étape. D'ailleurs, tenez-vous-le pour dit : comme tous les autres événements portés par l'institution, le spectacle n'aura pas lieu.

Avec un certain sens de la provocation, Nicolas Heredia ne se contente toutefois pas de laisser sa création aux mains des spectateurs décontenancés. Profitant de l'occasion pour en expliquer les tenants et les aboutissants, il met son absurde au service d'une vraie prise de conscience sociétale. Au-delà de l'humour pince-sans-rire qui le caractérise, il développe ainsi une pensée artistique sans bornes. Il y a une forme rare de poésie dans le fait de s'autoriser à ne rien faire... ensemble.

Peter Avondo



APERÇUS FESTIVAL OFF AVIGNON

Una Bestia, le rythme ou la vie

Dans ce concert en solo, le pianiste Romain Dubois excelle avec une partition qui semble repousser à chaque minute un peu plus les limites de son instrument. Jusqu'à créer une transe collective, dont lui-même ne sort pas indemne.

Il s'avance dans le noir, grimaçant et grognant. Sa silhouette voûtée est éclairée d'une lumière inquiétante. On dirait une bête, *Una Bestia*. Lui, c'est le pianiste **Romain Dubois**. Ses compositions ont accompagné aussi bien les publicités de grandes enseignes que des spectacles de danse. Mais cette fois-ci, elles n'accompagnent que lui. L'homme-animal s'approche du piano et, ronronnant, esquisse quelques notes. Sur l'instrument, un miroir dans lequel se reflètent les lueurs d'une ville miniature.

Un rituel envoûtant

Une drôle d'entrée, venue donner le « top départ » de cette composition incandescente, rapide et habitée comme une transe. Au début, ce ne sont que quelques notes qui se répètent. Puis, plus vite, la symphonie devient ritournelle. Avant de se répéter encore, avec des ajouts, des mains qui s'appuient plus fort sur les touches du piano, quelques modifications grâce à une machine... jusqu'à ce que l'instrument produise une même mélodie, si puissante et rapide qu'on la croirait sortie des basses d'une soirée techno.

Le rituel est mystérieux, envoûtant. Il ensorcelle jusqu'au musicien lui-même, qui s'échine et s'acharne sur le piano, s'agitant d'avant en arrière jusqu'à faire tomber le tabouret qui le soutenait et continuer à jouer debout. Expérience mystique ou concert, on ne sait plus bien. En tous cas, du grand spectacle. **Emma Poesy**



9 JUILLET 2025

LA GAZETTE DES FESTIVALS

FESTIVAL D'AVIGNON

CRITIQUES

PERFORMANCE

THÉÂTRE

Historia do Olho

Ces spectacles qu'on ne regarde que d'un œil

Dans cette « Historia do Olho », l'artiste brésilienne Janaína Leite – encore trop peu repérée en France – actualise deux rêves fous de théâtre. Celui très primaire que la représentation redevienne une expérience purement érotique, et celui plus dramaturgique que l'œuvre de Georges Bataille puisse encore tressaillir aujourd'hui.

Car la pornographie bataillienne, dont cette « Histoire de l'œil » constitue le plus célèbre manifeste en acte, a été inévitablement déchargée et minée. En 1928 elle nous regardait et désormais, depuis notre époque autrement *dégueulasse* (comme le titrait récemment Laure Murat), on la scrute. Sa féminité en robes blanches, son *male gaze* narratologique, plus largement sa sublimation d'une sexualité peu soucieuse de l'agentivité des personnages, nous la font lire d'un œil moins sale. Le spectacle de Janaína Leite brille cependant par son refus d'entrer dans un rapport critique avec la matière qui l'excite. Plutôt que de lire contre l'auteur, plutôt que de le *sensurer* comme disait Bernard Noël – au sens ici de lui interdire son projet sensoriel – l'artiste et sa bande d'ami·e·s choisissent plutôt de se mettre en scène dans un rapport de connexion intime et constamment signifiée avec la pornographie bataillienne. Et s'ils·elles la désencombrent alors de ses réflexes libidineux, par un régime de *jeu* au sens performatif de Judith Butler, ils·elles ne désamorcent jamais son utopie profonde. La théorie pornographique – qui ne désigne pas chez Bataille un vulgaire régime d'image, mais cette pulsion ontologique de l'humain regagnant son intérieur organique et sa matière mortelle –, peut alors donner vie à un théâtre de la jouissance.

Et comme sa consœur brésilienne Carolina Bianchi, Leite cherche une transgression performative passant par l'affirmation constante d'un consentement collectif. Ce *safe space* est la condition de vibration d'une sexualité pure, qui ne signifie rien d'autre qu'elle-même. Il paraît inouï que l'art puisse encore donner à éprouver une sexualité non sociale ; que la violence ontologique de celle-ci puisse encore s'incarner et côtoyer la scène urgente des violences sexuelles. Comme Florentina Holtzinger, comme Carolina Bianchi, Janaína Leite renouvelle non pas tant le langage que les effets de la performance. Aucun des actes performatifs ne choquent immédiatement, et pourtant tous sont souvent plus obscènes qu'ailleurs. C'est ici que Leite et Bataille se disent au revoir, dans cette substitution d'un théâtre profondément doux et rassembleur, au service du « ça » collectif, à une vieille littérature solitaire d'expiation maléfique. Et même si, comme il est dit au début du spectacle, le spectateur s'empêche par bienséance de regarder tout ça d'une main, Leite ne le prive jamais de se rincer sagement et joyeusement l'œil.

Pierre Lesquelen



9 JUILLET 2025

LA GAZETTE DES FESTIVALS

FESTIVAL D'AVIGNON

CRITIQUES

PERFORMANCE

THÉÂTRE

TRANSFIGURATION Je suis d'ailleurs

Performance hybride à la croisée de la scène et de l'improvisation plastique, « Transfiguration » est le spectacle d'une apocalypse intime, comme une tentative de révélation, volontairement fragmentaire et inachevée, des secrets de la chair. D'une beauté et d'un saisissement rares.

« Il faut façonner l'argile tant qu'elle est molle », dit un proverbe zoulou. Olivier de Sagazan l'applique à la lettre, lui qui propose depuis plus de vingt-cinq ans un théâtre glaiseux qui déconstruit et recompose la matière humaine : avec « Transfiguration », sa création-phare de 1998, il convie le regard, dans une pénombre ritualisante et pleine d'échos métalliques, à une drôle de cérémonie, à la fois nerveuse et indolente.

Tout commence par les ablutions chamaniques d'un homme en costume-cravate – parfait ersatz de l'employé de bureau anonyme – dans lequel le feu remplace l'eau : point de départ des multiples transformations que le visage, puis le corps tout entier de l'interprète, s'inflige tout en psalmodiant d'incompréhensibles mantras. En surgissent des créatures mi-humaines, mi-monstrueuses, tout droit issues des visions infernales d'une Renaissance boschienne. Modelant l'argile de ses masques éphémères, Sagazan est tour à tour animal à cornes molles ou à poils englués, tantôt faune végétalisée par des brindilles, tantôt chair éventrée ou orifice accoucheur.

La beauté de son geste est de capter l'inframonde qui existe entre plusieurs états de la matière, insaisissables moments de décomposition et d'affaissement, fugaces visions d'une pâte humide et fangeuse rendues alternativement grotesques et horribles par leur indéfinissabilité même. Cette transition d'états impossibles à figer génère sa propre représentation de la fluidité des corps, par un langage visuel et organique aussi suintant qu'élémental.

Sagazan se refusant, avec justesse, à toute démonstration explicitante sur sa quête d'identité, c'est plutôt à une « remonstration » que se noue l'enjeu de la performance : le golem d'argile qu'il incarne est à la fois d'ici et d'ailleurs, et même son inquiétante étrangeté lynchéenne, qui semble figurer le « ça » de nos tréfonds psychiques, n'est pas dénuée d'une familière douceur. Épuré, minimaliste, plastique, « Transfiguration » est le tableau vivant et terreux des masques humains. **Mathias Daval**

Festival Off

"Autopsie d'une photo de famille", la famille passée au scalpel dans une démarche essentielle et salvatrice

Ce que l'on doit à nos parents est passé au crible par Vincent Dussart et la Compagnie de l'Arcade à travers deux textes qui se succèdent : *L'Enfant réparé* de Grégoire Delacourt et *Une Honte* de Pierre Creton. Ainsi, deux dispositifs scénographiques et directions d'acteurs nous donnent à voir des éclats d'enfances brisées par des parents effacés, distants ou orchestrant les souvenirs de deux protagonistes.

Les partis-pris esthétiques sont saisissants et convaincants : les sept comédiens sont d'abord à l'avant-scène, devant un rideau qui nous laisse deviner un décor. Ils forment un chœur et la parole circule de façon dynamique lorsqu'elle n'est pas proférée d'un même souffle.

Une seule adresse avec une densité émotionnelle forte nous parvient et nous raccroche sensiblement à nos propres souvenirs douloureux. Des tressaillements et pertes de connaissance viennent court-circuiter le récit rétrospectif et illustrer le fonctionnement psychosomatique du personnage.

Dans la deuxième partie, l'arrière-scène nous est dévoilée, tout comme la photo de famille dont il est question dans le titre. Elle est disséquée par une galerie de personnages pour faire émerger les traumatismes enfantins par des approches philosophiques ou encore psychanalytiques.

En somme, une polyphonie très bien orchestrée par Vincent Dussart, fil rouge du spectacle afin de retracer des analyses fines de refoulements tout en laissant une sensibilité affective accéder aux spectateurs. **Lydie Ræz**

***Autopsie d'une photo de famille* à La Manufacture au 2 rue des Écoles. Jusqu'au 22 juillet à 12h, relâches les jeudis 10 et 17 juillet**

LaProvence.

17 JUILLET 2025

Festival Off

"Décoloniser le dancefloor", quand l'évolution naît de l'inconfort

On a vu à La Manufacture "Décoloniser le dancefloor", le spectacle coup de poing de Habibitch, visible jusqu'au 22 juillet.

Dans *Décoloniser le dancefloor* les lumières restent allumées. Effectivement, pour traverser ce spectacle il va falloir se regarder en face. Les bابتous ne sont pas épargnés. Sorry not sorry. Habibitch nous offre, en 1h30, les essentiels de la pensée décoloniale, avec un point de vue queer par le prisme de la danse.

Dès l'entrée, le public est engagé, pris à parti pour se questionner réellement sur les aberrations du colonialisme blanc. Habibitch est incisive dans chaque partie, dans chaque sous partie. Elle est précise dans chacun de ses gestes dansés. Elle utilise son savoir sociologique pour enfin faire entendre qu'il est temps de vivre dans une France qui pense un minimum son racisme structurel.

Et si les institutions sont encore loin de prendre ce problème à bras le corps, c'est à nous d'intégrer la réalité du système de domination, de nous lever face au génocide palestinien en cours, de rendre aux peuples opprimés leurs droits, leur culture et leur liberté. **Billx**

LaProvence.

15 JUILLET 2025

Festival Off

"L'événement", un chœur de comédiens surprenants

La Fair Compagnie revient sur un événement : l'incendie nocturne d'un four à pain dans une communauté. Et les trois comédiens sur scène, Joëlle Fontannaz, Mathias Glayre et Nina Langensand la reforment sur scène. Le partage de la parole est singulièrement frappant : les voix se chevauchent dans une polyphonie parfois cacophonique mais qui reflète bien le tissage des êtres qui coexistent dans une collectivité.

Si le sujet peut paraître anecdotique, l'on perçoit bien, avec les trois comédiens perchés sur un rocher, que l'on devine d'abord dans la pénombre et de plus en plus éclairés, un kaléidoscope de voix. Le décor épuré permet de mettre l'accent sur la parole en acte et les effets vocaux sont particulièrement bien trouvés, singuliers et illustrent la diversité des points de vue qui coexistent dans un groupe humain.

La direction des comédiens et leur jeu sont tout à fait innovants et déplacent joyeusement notre position de spectateur : que l'on ne perçoive pas l'ensemble du texte importe peu. C'est un parti pris convainquant ! Et ce, d'autant plus qu'une partie du texte est improvisé, ce qui rend la performance d'une fable universelle plus remarquable. **Louise VAYSSIÈRES**

LaProvence.

17 JUILLET 2025

Festival Off

"The last of the Soviets", l'histoire glaçante de la Russie soviétique

On a vu à La Manufacture la pièce de de Petr Boháč, visible jusqu'au 22 juillet.

La Spitfire Company nous met à table avec *The last of the Soviets* : un journal télévisé qui dérape. C'est une histoire qui se dévoile sous les effets d'un zoom d'une caméra. Les deux journalistes qui nous livrent une reconstitution de la vie des "*sans pouvoirs*". Les performances d'Inga Zotova-Mikshina et de Roman Zotov-Mikshin révèlent un cri de l'âme. On est emmenés au moment de l'impact de Tchernobyl. On nous livre, littéralement sur un plateau, les ingrédients de l'histoire meurtrière de la Russie soviétique et des guerres du siècle passé.

Cette adaptation de l'écrivaine Svetlana Alixivitch (lauréate du prix Nobel de littérature en 2015), nous plonge dans l'obscurantisme que le théâtre d'objet vient révéler avec la cruauté de l'humour du désespoir. Entre les plaies à vif d'un temps pas si lointain et une narration aussi déroutante que grinçante, le spectacle saupoudre le passé de l'ombre des fascismes de notre présent. Avec *The last of the Soviets*, la vérité du théâtre veille et continue de nous faire tressaillir. **Billx**

les trois coups

12 JUILLET 2025

Cour toujours !

Bien composé, bien interprété, souvent enlevé, « À la barre » joue des analogies et ruptures entre théâtre et tribunal et parvient à renouveler l'approche sur le sujet des violences viriles. Si on ne sort pas touché, on a en a beaucoup appris et on a plein de questions.

Encore un spectacle sur les violences viriles ! On pourrait simplement répondre à cette crainte de l'antienne par des chiffres : « encore 79 féminicides au 1^{er} juillet de cette année ! Encore un viol, ou une tentative de viol, toute les deux minutes trente ! ». Comme le dit une chanson de Chloé Delaume, « *on ne sait plus comment arrêter les hommes de violer* »...

À la barre adopte un angle original : celui du traitement pénal des violences masculines. D'où un dispositif scénographique particulier : après avoir passé des portiques de sécurité, nous trouvons dans la salle d'un tribunal ! Aucun élément de décor, aucun accessoire ne vient modifier le lieu. Plongé dans cet espace de non fiction, le spectateur ne cesse ainsi jamais d'être citoyen. Extrêmement pédagogique par moment, le spectacle nous éclaire sur les rôles et le fonctionnement de la justice. Nous voici d'abord côté cour. Pourtant, si l'espace compartimenté de la salle, l'élévation de la table des magistrats, les robes noires bordées de blanc évoquent la réalité, tout fait aussi... théâtre.

Oreste : de l'antique à aujourd'hui

Tout commence par une référence au matricide qui marque la naissance mythique de la justice : Oreste tue sa mère Clytemnestre. Et cette histoire tragique est aussi une pièce d'Eschyle, reprise encore et encore. Théâtre, violence, justice sont liés depuis les origines, on le sait. Les deux pratiques mettent non seulement la parole conflictuelle au centre (agôn et plaidoirie), mais jouent d'un rituel (espace et échanges codifiés), du décorum. À La Barre s'amuse proprement de ces ressemblances. Le réel devient matière documentaire au sens où on en joue par des échappées vers des interrogations générales, des contrepoints, des ponctuations.

Malgré la gravité assumée du sujet, il y a donc quelque chose de ludique dans la proposition. Le spectacle est véritablement composé comme un puzzle. On contrebalance des moments durs avec des chants humoristiques, on casse le jeu par des adresses au public où le personnage redevient alors comédien. On virevolte d'une audience à une citation de Virginie Despentes, à une statistique, à un nouveau procès. On sourit et puis pas du tout, on est étonné (sans doute à dessein) par une formule à l'emporte-pièce que l'on comprend mieux plus tard. D'ailleurs, on a parfois l'impression que le spectacle embrasse trop de sujets, sans toujours les approfondir. Toutefois, on est souvent impressionné par la maîtrise dramaturgique.

Le ballet des robes

Cette dimension de jeu (ludique et théâtrale) fonctionne avant tout par la qualité des interprètes. Ils passent d'une parole très dépouillée (quand ils se confient avec probité sur leurs doutes ou leurs colères), à un jeu très théâtral. Changeant sans cesse de rôles, devenant tour à tour prévenu, plaignant-e, magistrat-e, ils nous entraînent dans un ballet qui exprime puissamment la charge démentielle des fonctionnaires de justice tout autant que la maestria des comédiens. Sans doute, s'agit-il aussi d'éviter une forme de stigmatisation ?

Cette année, nombreuses sont les pièces qui ont porté sur scène la grandeur et les misères quotidiennes de la justice : *Léviathan* de Guillaume Poix et Lorraine de Sagazan (lire notre critique), *Affaires familiales* d'Émilie Rousset, etc. Le spectacle de la compagnie du P'tit Ballon se clôt sur une série de questions adressées au public pour mettre fin aux violences viriles (viols sur conjoint.e.s, viols d'enfants, violences en général). Il met en évidence la différence entre notre conscience du problème et l'implication insuffisante des décideurs. On aurait envie d'ajouter cette question : à quand des moyens pour que justice puisse être faite ?

Laura Plas